

Et Marie Stuart qui n'oubliait pas de lui communiquer les nouvelles qui lui parvenaient du chevalier d'Avenel n'aurait certainement pas négligé ce soin dans ce cas pareil.

Elle se rendit cependant en hâte sur le seuil manoir.

Elle venait d'arriver sur le perron et se penchait anxieuse sur la balustrade afin de reconnaître les nouveaux arrivants, lorsque une forme gracieuse se détacha de la masse des cavaliers.

Et une amazone, sur une cavale isabelle, s'avança au petit galop.

La plume blanche qui ondulait légèrement au-dessus de sa coiffure flottait au mouvement cadencé de sa monture, sa longue robe flottante battait derrière elle en plis harmonieux.

L'animation de la course colorait ses traits, faisant briller l'émail de ses yeux.

Deux autres amazones, dissimulées jusqu'alors parmi les gentils-hommes et hommes d'armes, s'étaient fait jour, elle aussi, à travers leurs rangs.

Et, fleurs de grâce, au parfum de chevalerie de ces temps lointains, elles laissaient caracoler leurs montures à quelques pas en arrière de celle qui venait de passer devant.

Lady d'Avenel reconnut Marie Stuart et, dans son sillage, ses poétiques suivantes, les deux Marie qui devaient être fidèles à son malheur comme elles avaient été fidèles à sa prospérité.

Marie d'Avenel descendit les degrés du perron à la rencontre de l'auguste visiteuse.

La châtelaine, pliant à demi le genou, porta la main royale à ses lèvres.

Ellen Mercy parut en ce moment.

Les yeux creusés par les larmes, mais forçant un lent sourire à les éclairer passagèrement, elle s'avança.

Et son genou toucha la terre lorsqu'elle se trouva en présence de la descendante des Stuarts.

Celle-ci la releva avec une tendre affection :

— Pauvre mère, dit-elle, puisque vous n'aviez pas voulu venir, de crainte de montrer vos larmes à celle qui en a tant versé, c'est moi qui me rend auprès de vous.

Et comme Ellen balbutiait des remerciements, Marie Stuart reprit :

— Je suis venue aujourd'hui parce qu'il n'y a pas que des épreuves dans la vie. Il y a aussi des jours de joie...

L'œil d'Ellen s'attacha avec une expression de prières et d'angoisses intenses sur celle qui venait de prononcer le nom de l'ancien chef de la haute justice.

Marie Stuart vit la supplication exprimée par toute son attitude.

— Rassurez-vous, vous ai-je dit, puisque la nouvelle est bonne, votre illustre père est vivant ; il est en France.

— En France !...

— Il y a débarqué récemment, avec deux autres compagnons de voyage.

Les mains d'Ellen se nouèrent l'une à l'autre.

— Votre Majesté a bien prononcé les paroles que je viens d'entendre... je ne suis pas le jouet d'une erreur ; mon père vénéré, mon infortuné père serait enfin sorti de cet enfer que l'on nomme la Tour de Londres ?...

Et paraissant chercher autour d'elle, comme pour trouver une explication à ce qu'elle venait d'ouïr :

— Mais si mon père a été gracié, si justice lui a été enfin rendue, pourquoi n'est-il pas resté à Londres ?

— Pourquoi, étant donné son grand âge et le besoin de soins et de repos qu'il doit avoir, a-t-il entrepris ce voyage, franchi la mer ?...

Elle se perdait dans les suppositions qui traversaient, rapides, son esprit.

Marie Stuart, comprenant ses perplexités, ses incertitudes, tout ce qui se passait en elle, se hâta de poursuivre :

— Lord Mercy est arrivé avec ses deux compagnons au manoir de Kervien.

Le manoir de Kervien ?... Ellen s'interrogeait, ne pouvant savoir. Puis, tout à coup, un souvenir se leva, surgit en elle, du fond du passé.

Le nom de cette résidence ne lui était pas inconnu ; il sonnait dans sa mémoire, mais ainsi qu'un écho lointain... très lointain...

Oui, elle avait franchi cette demeure : mais il y avait longtemps, très longtemps.

Et Ellen se rappelait maintenant.

Et demandant, pour quelques instants, congé à la reine, elle alla, toute palpitante, rédiger en quelques phrases, émues, tremblantes, le message qu'un chevalier devait emporter à Edimbourg, et remettre à un capitaine du navire qui se rendait en France.

CXVII. — DANS LA BAIE DE KERVIEU

Un matin, frémissant de joie, Wilkie courut auprès du père d'Ellen.

— Monseigneur, une heureuse nouvelle. Un navire enfin. Ce doit être notre hôte et, avec lui, son fidèle et vaillant écuyer.

— Wilkie, est-ce bien vrai ?

— Maître Jean Dacier vient, paraît-il, de voir, du haut de la tour, le navire aborder.

— Oh ! je veux me rendre au rivage. J'éprouvais tant d'inquiétudes, depuis que nous sommes ici.

Lord Mercy prononça ces paroles avec une vive agitation, demandant à l'ancien géolier de lui donner de suite des vêtements de route.

Mais déjà on apercevait le tumulte de gens affairés descendant en grande hâte le large escalier.

— Entendez-vous, monseigneur, dit le géolier d'autrefois, les gens du château courent au-devant de leur maître. Permettez-moi de me joindre à eux, afin que je n'arrive pas trop tard.

La porte restée entr'ouverte laissa arriver la voix palpitante du vieil intendant.

Il frappa et entra presque aussitôt.

— Monseigneur, annonçait-il en se rappelant d'un pas ardent, la vieille l'ayant laissé vigoureux, monseigneur un voilier vient d'accoster !

Lord Mercy le fixa avec des yeux brillants.

— Vous êtes bien sûr ? Un jour de joie, enfin ! Allons !

La goélette avançait doucement, achevant de couper l'eau sous la force de l'impulsion acquise.

Sur un commandement, une ancre fut lancée à l'eau, à l'avant, puis une autre à l'arrière.

Et le bateau s'immobilisa.

Le canot suspendu à la poupe fut mis à la mer, et le pilote y prit place avec deux de ses matelots.

Et l'on rama vers la terre.

Le capitaine sauta allègrement sur la grève.

Lord Mercy n'avait pas quitté le balcon.

Il s'attendait à tout instant à voir apparaître le vicomte de Mercourt, prêt, dans ce cas, à se porter immédiatement à sa rencontre et à le serrer dans ses bras.

Soudain un groupe de piétons se montra sur la partie du chemin que les arbres touffus laissaient à découvert.

Le regard du père d'Ellen inventoria rapidement ceux qui en faisaient partie.

Et la déception, le regret éprouvés déjà par Wilkie et par le vieil intendant, déception doublée d'un véritablement accablement chez le père de Martial, saisirent aussitôt l'ancien lord-chief de justice.

— Ce n'est pas lui ! murmura-t-il.

Pourtant lord Mercy distinguait des étrangers entre l'intendant et l'ancien géolier.

Jean Dacier, relevant la tête, l'aperçut au balcon et le montra au capitaine de la goélette.

— Voilà lord Mercy.

Celui à qui il parlait se découvrit.

Les pas des quatre hommes résonnèrent sur le pont-lévis, les autres, serviteurs du manoir suivaient à une certaine distance.

Et ils pénétrèrent sous le porche.

— Veuillez m'accompagner, dit alors l'intendant au porteur de la lettre d'Ellen. Je vais vous conduire auprès de mylord.

Il passa le premier, commençant à gravir les marches du grand escalier.

Annie, étant allée prévenir les visiteurs que le proscrit les réclamait au plus tôt, rouvrit, et le marin pénétra dans la pièce, encadré par ses deux interlocuteurs.

— Mylord, prononça le vieil intendant, voici le capitaine du navire qui est arrivé il y a quelques heures. Il a, paraît-il, une communication pour Votre Seigneurie.

Le proscrit fit vivement quelques pas vers le marin.

— Des nouvelles de ceux qui nous manquent, sans doute. Parlez, vite. Les personnes qui sont là peuvent entendre ce que vous avez à me dire.

— Monseigneur, fit respectueusement le marin, c'est probablement devant lord Mercy, ancien chef de la haute justice anglaise, et banni actuellement de ce royaume, que j'ai l'honneur de me trouver ?

— Oui, je suis bien lord Mercy, mais parlez, de grâce. D'où venez-vous ? De quoi vous a-t-on chargé ?

— J'arrive d'Ecosse.

— D'Ecosse, dites-vous ?...

Et à part lui, il pensa :

— Le vicomte de Mercourt s'y serait-il réfugié ?

PILULES CARDINALES du Dr ED. MORIN { HATENT LE RETOUR DES FORCES, STIMULENT LE FOIE ET PRÉVIENNENT LES RECHUTES.